

de la seconde barque. Quand les matelots furent descendus, il laissa passer les officiers. On croyait qu'il se trouvait encore une place pour le capitaine ; mais celui-ci répondit tranquillement :  
 " Une personne de plus la surchargerait, allez . . . "

" Le navire enfonce ! dit la voix rude d'un matelot ; prenez garde, capitaine . . . "

— Nagez ! " répondit le capitaine . . .

En effet le bâtiment s'enfonçait lentement, lentement . . .

La première barque revenait, il est vrai ; mais arriverait-elle à temps ?

Le capitaine chercha à ses côtés un paquet assez volumineux, auquel il semblait attacher un grand prix, et calcula avec un sang-froid admirable combien il fallait de minutes au bateau pour rejoindre le bâtiment. Quelles amères pensées se heurtaient dans la tête de ce marin, de ce soldat, de ce vaillant qui avait affronté tous les dangers, souffert toutes les intempéries, lutté contre les hommes et les choses, passé au travers d'un tourbillon de fer et de feu, dompté, la mer et vaincu l'orage, et qui revenait triste à la mort, sur ce bâtiment presque sans voiles, glorieux débris de la guerre, dont la coque était des blessures, dont le pont avait vu tant de batailles. Il se demandait, le maître de ce navire, pourquoi Dieu ne le retirait pas du monde, et il désirait presque au fond de son cœur que le canot sauveur arrivât trop tard.

S'il n'eût pas eu au fond de l'âme un sentiment vivace de foi, si le devoir dans l'acceptation la plus complète de ce mot n'eût pas été le plus grand mobile de sa nature, il se serait abandonné à ces vagues hurlantes pour y ensevelir une existence vouée à tant de douleurs incurables.

La barque avançait à grands coups de rames, et l'abbé Colomban faisait de nouveau le voyage.

En le voyant bien cette fois, (car le capitaine était près de la hanche du navire que heurta la barque) le prêtre ne put retenir un cri douloureux :

" Roscoff ! dit-il, Roscoff ! "

Le capitaine sourit d'un air navré.

" Allons, dit-il, Dieu veut que je vive ! "

Il laissa doucement glisser dans le canot le paquet qui le préoccupait, et prit place ensuite à côté du prêtre.

L'abbé Colomban regarda Roscoff bien en face.

" Ah ! dit le capitaine, vous savez déjà . . . "

— Je sais que vous êtes mon frère, Roscoff . . .

— Cain était bien le frère de Seth ! . . .

— Anaïk est sur le rivage, dit le prêtre . . .

— Seule ? . . . demanda le capitaine avec angoisse . . .

— Non, mademoiselle de Kéroulas l'accompagne . . .

— Que leur dirais-je ? mon Dieu ! que leur dirais-je ? murmura Roscoff. La mère me demandera son fils . . . la sœur me demandera son frère . . .

— Courage, Roscoff, courage ! "

Le capitaine ne parut pas entendre le prêtre, il mit son front dans ses mains et demeura silencieux.

Tandis que les pêcheurs ramaient vers la côte, une grande animation régnait dans les groupes formés sur le rivage. On eût dit que tous ceux qui s'y trouvaient rassemblés formaient une seule famille.

Le nom de la *Thémis* éveillait de chers et lointains souvenirs. On rappelait dans quelles circonstances avait appareillé le navire. Sommairement on racontait la fin de la terreur ; ceux-ci parlaient de la croisière et complinaient les navires anglais pris ou coulés bas. Tous les officiers et les matelots de la *Thémis* prenaient à ce moment des proportions d'autant plus héroïques, que la frégate paraissait devoir s'ensevelir dans ce dernier triomphe. Tandis qu'ils parlaient de la croisière et des batailles livrées, officiers et matelots se montrèrent éloquents ; le souvenir des morts fut honoré de regrets sincères ; mais quand une voix prononça le nom du capitaine Roscoff, les fronts se rembrunirent, et il se fit un silence glacial.

Anaïk, qui attendait anxieuse, s'approcha :

" Roscoff ! dit-elle, c'est mon frère ; il est là, c'est le plus brave de tous : car il se sauve le dernier . . . et Guilaneq ne le quitte pas sans doute, puisque je ne vois pas Guilaneq . . . "

A l'arrivée de la première barque, Anaïk avait couru, haletante, demandant son fils à tous ceux qu'elle voyait.

Aucun des matelots de la *Thémis* n'avait eu le courage d'enlever une suprême illusion à cette pauvre mère, et Anaïk, ne voyant pas son enfant, crut que Roscoff lui-même voulait le remettre dans ses bras.

Il y avait sur le rivage bien des pères désolés, bien des femmes brisées. On entendait des sanglots sourds et même temps que des cris de joie. Tant d'hommes manquaient à l'appel ! tant de braves étaient morts !

Mais Anaïk n'avait pas été seule frappée de l'expression au moins étrange avec laquelle on avait prononcé le nom de Roscoff. Yvonne était forte en face d'un malheur ; elle aimait mieux l'affronter brusquement que de conserver un doute.

Quittant donc le bras d'Anaïk, elle s'approcha d'un adjudant :  
 " Monsieur, dit-elle, n'aviez-vous point à bord de la *Thémis*, et en qualité de passager, le vicomte Hector de Kéroulas ? "

L'adjudant, entendant cette voix douce et tremblante, se retourna.

Il demeura comme ébloui de la beauté pure d'Yvonne, et se découvrit :

" En effet, mademoiselle . . . le vicomte de Kéroulas fut mis à bord de la *Thémis* le 17 mai . . .

— Et . . . revient-il ?

— Non, Mademoiselle . . . répondit le jeune homme d'une voix sombre . . .

— Il a péri . . . dans une tempête . . .

— Non, pas dans une tempête, Mademoiselle, il a péri . . .

L'adjudant s'arrêta . . .

— Poursuivez, Monsieur, dit Yvonne, je suis Mademoiselle de Kéroulas : mon père est mort sur l'échafaud, je puis tout entendre, je veux tout savoir . . .

— Eh bien ! le vicomte Hector . . . est mort assassiné . . .

— Par qui ? demanda Yvonne en se redressant . . .

— Par le capitaine Roscoff ! "

L'adjudant vit pâlir Yvonne et voulut la soutenir . . .

" Je veux croire que vous vous trompez, Monsieur . . . dit-elle . . .

— Je souhaiterais me tromper moi-même . . .

" La preuve ! la preuve ! demanda Mademoiselle de Kéroulas . . .

— Vous la trouverez à la préfecture maritime . . .

— Je ne peux me figurer cela ! " répéta tout bas Yvonne . . .

Roscoff a voulu sauver mon oncle . . . mais, quoi qu'il en soit, je dois la vie à Anaïk, et je veux qu'elle ignore . . . "

En ce moment la sœur de Roscoff s'avança si près de la mer que la vague lui mouilla les pieds . . .

" Guilaneq ! cria-t-elle, Guilaneq ! "

On ne lui répondit pas . . .

Elle répéta d'une voix plus navrante :

" Guilaneq ! mon fils Guilaneq ! "

Ses yeux démesurément ouverts ne virent que l'abbé Colomban, qui lui montrait le ciel . . .

Anaïk tomba de toute sa hauteur sur la grève . . .

Elle était évanouie . . .

A peine Roscoff eut-il mis pied à terre qu'il courut vers sa sœur. Agenouillé près d'elle, lui parlant doucement, à voix basse, il lui répétait le nom chéri de l'enfant qu'elle ne devait plus revoir . . .

Le prêtre se tenait de l'autre côté, priant pour l'âme envolée. Mademoiselle de Kéroulas tenait ses yeux fixés sur la petite bague d'or que le capitaine portait à son doigt . . .

Cette bague, elle la reconnaissait pour avoir appartenu à Hector. Le capitaine confia sa sœur à quelques braves gens du voisinage dès qu'elle fut revenue à elle. Roscoff, voyant ses hommes en sûreté, voulait encore sauver le navire. Il ne pouvait s'habituer à la pensée de voir sombrer cette *Thémis* vaillante dont les canons avaient dit si haut le nom de la France . . .

L'entreprise était difficile, presque impossible ; et cependant vers la fin du jour la frégate se trouvait en sûreté . . .

Roscoff ne put que fort tard rentrer dans la maison d'Anaïk . . .

Il trouva sa sœur assise à côté de son lit, couvrant de baisers le biniou de Guilaneq, et lui adressant de ces discours navrants et naïfs qui poignent le cœur plus que de grands cris . . .

Mademoiselle de Kéroulas s'était vainement efforcée de faire prendre quelques aliments à la pauvre femme : elle n'en put venir à bout. Assise près de la table, l'Évangile ouvert sous ses yeux, elle ne parvenait pas à lire un seul verset . . .

(A continuer.)